

GARÇON MANQUÉ
OU L'IMPOSSIBLE IDENTIFICATION DE NINA BOURAOUI

Zlatorossa Nedeltcheva-Bellafante
Université de Plovdiv „Paisii Hilendarski“

The present text analyzes the issue of the difficult personal and cultural identification of the French writer of Algerian origin Nina Bouraoui. It tackles her adherence to two strikingly different communities, to two languages and two geographical areas – France and Algeria.

Key words: identification, fatherland, identity, origin, appurtenance, multicultural, métissage

De nos jours, dans un monde multiculturel et métissé, il y a beaucoup d'écrivains qui appartiennent à différentes cultures et ont une identité hybride qui oriente leur avenir sur le chemin d'une culture ouverte et en même temps concentrée sur la recherche de ses origines.

C'est un phénomène qui touche dans une grande mesure la littérature française contemporaine. Il y a toute une génération d'écrivains de langue française qui se divisent entre deux (ou même plusieurs) cultures, des écrivains dont les origines sont du Maghreb, du Proche-Orient, de l'Afrique noire, etc. Ce qui unit ces écrivains, très divers l'un de l'autre, ce sont les efforts d'un Moi pluriculturel de trouver sa place entre deux langues, deux ethnies, souvent également entre deux espaces géographiques. Ils sont à la recherche d'une identité complexe qui tente de défendre ce pluriculturel et non de le combattre. Ce sont des personnes qui ont une sensation diverse du monde et cherchent à l'approcher de différentes façons.

Née en France, dans une famille franco-algérienne (sa mère est Française, son père est Algérien), Nina Bouraoui a dans ses origines le dualisme culturel et identitaire. Elle passe son enfance en Algérie où son père est fonctionnaire de banque. La famille rentre en France au début des années 80 quand Nina Bouraoui a 14 ans. Donc, elle grandit sous l'influence de ces deux cultures – française et algérienne. *Garçon manqué*

(2000) est le premier roman de l'auteure, où elle traite des arguments de sa propre vie et la critique le définit d'autofiction.

Dans la présente communication nous allons analyser le problème de la recherche identitaire de Nina Bouraoui, une recherche douloureuse de son propre espace entre deux cultures et deux langues et la prise de conscience de cette situation hybride. *Garçon manqué* raconte le cheminement difficile et long de la narratrice divisée entre quatre identités – française et algérienne, féminine et masculine, et ses efforts de les réconcilier.

Ce conflit identitaire a comme origine, bien sûr, l'appartenance de la narratrice (et de l'auteure) à deux cultures et à deux sociétés différentes, qui ont des visions, parfois contradictoires, de la vie et du réel.

Une enfance „partagée“ entre deux espaces géographiques

L'espace géographique, normalement, est un des éléments les plus importants de l'identification nationale. Pendant ses premiers quatorze ans Nina Bouraoui partage sa vie entre deux pays – la France et l'Algérie. L'Algérie c'est l'endroit où elle vit, la France est le pays de ses vacances chez les grands-parents maternels. Mais le plus grand problème de la jeune Nina c'est la „non-appartenance“, le sentiment de se sentir étrangère à toutes les deux nations, elle ne se sent ni entièrement Française, ni entièrement Algérienne:

„Je parle français. J'entends l'algérien. Mes vacances d'été sont françaises. Je suis sur la terre algérienne. [...] Je suis avec les enfants mixtes. [...]

Les Algériens ne me voient pas. Les Français ne comprennent pas. Je construis un mur contre les autres. [...] Etre séparée toujours de l'un et de l'autre. Porter une identité de fracture. Se penser en deux parties. A qui je ressemble le plus? Qui a gagné sur moi? Sur ma voix? Sur mon visage? Sur mon corps qui avance? La France ou l'Algérie?“¹ (Bouraoui 2000: 18–19).

Nous voudrions citer encore un petit paragraphe qui explicite mieux cette dualité: „Ici je suis étrangère. Ici je ne suis rien. La France m'oublie. L'Algérie ne me reconnaît pas. Ici l'identité se fait. Elle est double et brisée.“ (29). Voilà les problèmes qui tourmentent l'âme de la jeune Nina, son visage algérien opposé à sa voix française, la lutte de ces deux parties de sa vraie personnalité. Au lycée français d'Alger on l'appelle „arabisante“ et on l'oppose aux „vrais“ Français. Le professeur d'arabe l'oppose aux „vrais“ Algériens. Nina Bouraoui grandit dans cette

¹ Pour toutes les citations dans le texte: Bouraoui, Nina. *Garçon manqué*, Paris, Stock, 2000.

atmosphère d'opposition qui marque pour toujours sa vie. Il ne faut pas oublier que les années 70 du 20^e s. sont une période difficile de point de vue historique, entre la France et l'Algérie, c'est l'époque qui suit la guerre d'Algérie, commencée en 1954 et terminée avec l'indépendance en 1962. Nina Bouraoui appartient à la génération qui vient tout de suite après l'indépendance. Comme elle remarque dans le texte: „*Qui saura les enfants de 1970? Qui saura les mariages de l'indépendance? [...] Deux pays. Deux solitudes.*“ (34).

Après l'indépendance, la vie en Algérie n'est pas du tout facile, le pays est entré dans une période d'instabilité politique, l'économie aussi connaît beaucoup de problèmes. De plus, les partis laïcs et les musulmans se battent pour le pouvoir et en 1965 il y a un coup d'état. Donc, cette situation d'opposition renforce encore plus la sensation d'incomplétude et de dépaysement de l'adolescente en recherche de son Moi:

„*Je cherche mon identité. [...] Ne pas être algérienne. Ne pas être française. C'est une force contre les autres. Je suis indéfinie. C'est une guerre contre le monde. Je deviens inclassable. Je ne suis pas assez typée. „Tu n'es pas une Arabe comme les autres.“ Je suis trop typée. „Tu n'es pas française.“ [...] Mais quel camp devrais-je choisir? Quelle partie de moi brûler?*“ (33).

La petite Nina accepte de différente façon les deux sociétés auxquelles elle appartient. L'Algérie pour elle c'est la mer, le désert où les langues et les nationalités s'effacent, où elle n'est que corps. C'est l'été algérien, la plage, le soleil qui brûle la peau et étouffe les voix. Le soleil est violent, éternel, le soleil est une „folie“, il incendie, mais en même temps il embrasse. Pour la narratrice l'Algérie c'est la liberté et la joie: „*Je cours avec le bruit de la mer*“ (16). Elle devient algérienne avec son père, c'est l'héritage paternel: „*Par sa main dans ma main qui protège. Par ses cheveux, ses yeux et sa peau, brune. Par sa voix. Par sa langue arabe. Par ses prières.*“ (24).

Mais l'Algérie c'est aussi les interdictions que la société impose aux femmes – une certaine manière de s'habiller, défense de sortir seules: „*Je ne sais pas la rue, mon interdiction. Je n'ai pas le droit de sortir seule. Depuis l'événement? La rue est mon ennemie. [...] C'est le lieu des hommes*“ (41).

La patrie pour Nina c'est la dualité:

„*Je reste avec ma mère. Je reste avec mon père? Je prends des deux. Je perds des deux. Chaque partie se fond à l'autre puis s'en détache. Elles s'embrassent et se disputent. C'est une guerre. C'est une union. C'est un rejet. C'est une séduction. Je ne choisis pas. Je vais et je reviens. Mon corps*

se compose de deux exils. Je voyage à l'intérieur de moi. Je cours, immobile. Mes nuits sont algériennes. Ma mémoire rapporte les visages qui forment mon visage. Mes jours sont français, par l'école puis le lycée, par la langue employée, par Amine qui dit l'autre pays, absent et espéré." (20–21).

La France pour la jeune narratrice, c'est le changement, le voyage:

„Je suis habillée pour partir. Un grand voyage. Habillée pour quitter Alger. Pour me quitter. Habillée pour quitter ma vraie vie. Les jeans, les shorts, les maillots en éponge, les claquettes, les cheveux ébouriffés, ça va pour ici. Pas pour la France. Etre présentable. Bien coiffée. Faire oublier. Que mon père est algérien." (92).

La France, c'est l'accueil un peu froid de la part de la famille maternelle, la vie en vitesse, opposée à la lenteur de la vie africaine, c'est la difficulté d'accepter „la différence“ d'un père qui n'est pas français:

„Tout me sépare de ma vie algérienne. Tout. Ce bruit. Cette gare. Ces voyageurs pressés. Mon grand-père. Qui ne dit rien sur Alger. Sur ses plages. Sur le soleil. Sur la chaleur étouffante. Sur la vie de plus en plus difficile des Algériens. Sur l'avenir des Algériens. Sur la souffrance des Algériens. Sur le manque. Sur les pénuries. Sur la violence naissante. Rien. Il demande des nouvelles de mon père. Ses dernières missions. Son tour du monde. Son travail. Ses responsabilités. Ça tombe bien, mon père n'est pas ouvrier. Pas un travailleur immigré. [...] C'est un Algérien diplômé. Bravo. Un haut fonctionnaire. Encore mieux. Il demande ensuite des nouvelles de ma mère, sa santé, sa vie, son nouveau travail, avec un ton grave. Sa fille." (104–105).

La France, c'est la grand-mère maternelle, heureuse de l'arrivée de ses petites-filles, en même temps un peu réservée et maladroite dans l'expression de son émotion, c'est l'examen médical vexant, mais que Nina doit accepter, pour voir si tout est en ordre:

„Ma grand-mère sur le perron de la grande maison blanche. Son air heureux. C'est les vacances. Mes petites. Mes enfants. Vous devez être affamées. Toutes brunes. Toutes bronzées. Nina, le portrait craché de son père. Je vous ai mises au premier, dans la chambre au lit bateau. Ma chambre préférée. J'ai ajouté un petit lit pour Nina. [...] Nina, c'est gentil, ce chemisier. Mon ensemble de fille. J'ai pris rendez-vous chez le médecin demain matin et vous passerez au cabinet dans l'après-midi. On va tout vérifier avant de partir pour Saint-Malo. [...] Demain on m'examine. Mais moi je vais très bien." (107–110).

La France, c'est aussi l'identité imposée – comment se comporter, comment se vêtir – une manière de s'habiller féminine et française, un peu stéréotypée, que la narratrice ne sent pas „la sienne“ et qu'elle refuse:

„Voilà la France. C'est cette église qui sonne. Cette messe que j'ignore. C'est leur médaille de baptême. Leur jupe bleu marine. Leurs cheveux longs et attachés. Ces chants. Ces signes. Ces prières.“ (97). Et un peu plus loin: „Avoir froid soudain. Froid sous cette robe rouge mise de force. Pour une fois. Pour le médecin. Une fois dans l'été. Un petit effort, Nina. Pour faire plaisir. Être présentable. Regarde, ta sœur a la même. Avoir froid sous ma robe. Je me sens nue. Je déteste ce début d'été.“ (146).

Au contraire, Nina préfère se déguiser en garçon, et c'est alors qu'elle prend conscience de ce problème identitaire: „Elle a près d'elle ses deux petites-filles. Une qui ressemble à un garçon mais qui porte, pour une fois, une magnifique robe à imprimés rouges.“ (149) Dans ce sens le titre du roman *Garçon manqué* impose l'ambiguïté, concentre l'attention sur l'identité sexuelle et l'impossible identification dans tout le texte.

La France pour Nina, c'est également la mémoire familiale, c'est l'enfance de sa mère, c'est son côté français:

„Je suis dans la maison de ma mère. Dans la maison de son enfance. Et ma vie recouvre soudain la sienne, comme une répétition. Je prends tout d'elle. En une nuit. Mon visage sur son visage. Ma voix sur sa voix. Je monte au dernier étage. Je cherche ses livres. Ses lettres. Ses cahiers. Ses notes. Ses cours de droit. Chercher. Ce qui est écrit. Ce qui reste. Ce qui lie. Ce qui révèle. Chercher le prénom de mon père écrit en cachette. Chercher la preuve? S'assurer de l'existence de ma mère ici, dans ce lieu, dans cette maison de Rennes. Sa petite enfance. [...] La seule à aimer un Algérien. La seule de la famille. Le cas Maryvonne. La seule à avoir deux enfants métisses. [...] Longtemps je porterai en moi l'enfance de ma mère. Comme un héritage.“ (112–114).

La France c'est aussi la manière stéréotypée et en partie superficielle, de penser l'Algérie comme un pays africain et pauvre: „Finir son assiette. Penser aux petits Africains qui meurent de faim. L'Algérie est un pays d'Afrique. Algérie, département français.“ (116). Mais c'est aussi, et malgré tout, l'amour de sa famille française: „De l'amour dans les mains de ma grand-mère qui me lave. De l'amour sur tout mon corps. [...] De l'amour, plus tard, de mon grand-père avec mes livres. De l'amour ou de la fierté? De l'amour ou du pardon? De l'amour ou une dévoration? De l'amour, certainement, dira ma mère.“ (124–125).

Entre deux langues

La langue est un autre élément important de l'identité culturelle et de l'appartenance nationale. Ce qui caractérise l'identité hybride, c'est l'entre-deux, la pratique au moins de deux langues. Dans le cas de Nina Bouraoui, le rapport à la langue est lié à son origine métisse. D'un côté, c'est la langue maternelle, le français. D'un autre, c'est l'arabe, et elle a un rapport difficile avec la langue de son père, encore un élément qui accentue sa fragilité de se sentir Algérienne. Pour elle c'est la langue de la différence qui l'approche du monde socioculturel algérien, mais qui, en même temps, l'éloigne. C'est une langue qui lui échappe, qu'elle parle à sa façon, et cela aussi la sépare des „vrais“ algériens:

„Je ne parle pas arabe. Ma voix dit des lettres de l'alphabet, â, bâ, tâ, thâ, puis s'efface. C'est une voix affamée. C'est une voix étrangère à la langue qu'elle émet. Je dis sans comprendre. [...] Cette langue qui s'échappe comme du sable est une douleur. Elle laisse ses marques, des mots, et s'efface. Elle ne prend pas sur moi. Elle me rejette. Elle me sépare des autres. Elle rompt l'origine. C'est une absence. Je suis impuissante. Je reste une étrangère. Je suis invalide. Ma terre se dérobe. Je reste, ici, différente et française. Mais je suis algérienne. Par mon visage. Par mes yeux. Par ma peau.“ (11–12).

Mais en même temps, la langue arabe c'est aussi une recherche d'approcher, c'est une quête de communication, une quête culturelle et identitaire. C'est un effort de comprendre la pensée des autres. L'appartenance à deux langues prolonge la lutte intérieure de Nina Bouraoui entre ses deux parties – française et algérienne: *„Ne pas choisir c'est être dans l'errance. Mon visage algérien. Ma voix française. J'ai l'ombre de ma lumière. Je suis l'une contre l'autre. J'ai deux éléments, agressifs. Deux jalousies qui se dévorent.“ (33).*

Une petite phrase pourtant *„Nous ne serons jamais comme les autres“ (23)*, sonne comme une résignation que l'héroïne sentira toujours son identité métisse et devra l'accepter.

Au niveau de la narration il y a un certain dédoublement, souvent la narratrice parle à elle-même et à la fois à son ami Amine qui devient son double masculin: *„Où es-tu, Amine?“ (166)*. C'est un autre symbole de sa lutte interne, de son autre Moi:

„Chacun cherche Amine. Toute sa vie. [...] Cette folie. De se reconnaître. De se contempler. De se doubler. Amine est le rêve du lien perdu. De l'innocence. Du bonheur. Algérien. Amine est la part

manquante. *Amine est la tristesse qui finit l'été. Amine est le prénom de ma vraie vie.*“ (ibid.).

Nina veut être comme Amine, elle veut être garçon: „*Je jette mes robes. Je coupe mes cheveux. Je me fais disparaître. J'intègre le pays des hommes.*“ (15) Et un peu plus loin: „*Je deviens Amar. Je joue à être un homme. [...] Je cherche mon identité.*“ (32).

Être un homme en Algérie, c'est son désir, c'est sa seule certitude, c'est vaincre la peur dans une société d'hommes: „*L'Algérie est un homme. L'Algérie est une forêt d'hommes. [...] Être un homme en Algérie, c'est perdre la peur.*“ (38).

Dans la dernière partie du roman les interrogations douloureuses et les doutes de la narratrice se calment et témoignent de l'acceptation de ses origines mixtes. En général, depuis *Garçon manqué* Nina Bouraoui ne revient plus, dans cette mesure, à s'interroger sur son identité et ne souffre plus, d'une manière si forte. Etant arrivée à une certaine découverte de sa personnalité, elle décide de mettre fin à cette lutte intérieure, de n'avoir plus peur de rien, d'être elle-même et de donner libre cours plutôt à ses désirs et à ses sensations.

LITERATURE

Bouraoui 2000: Bouraoui, Nina. *Garçon manqué*. Paris: éd. Stock, 2000.